

M^{me} Sarah Bernhardt vient de faire, dans son théâtre, une reprise très luxueuse de la *Théodora* de M. Victorien Sardou, dont la première représentation remonte, déjà! au mois de décembre 1884. Si les années n'ont pu rajeunir telles scènes comme celles où s'exerce la voix de fausset du chef des eunuques, du moins n'ont-elles amoindri en rien l'émotion intense de telles autres, qui font de leur auteur le plus surprenant magicien de théâtre qui se puisse imaginer. Le duo d'amour de Théodora et d'Andréas, alors que les révoltés hurlent dans la rue leur chanson pittoresque contre l'impératrice et que le jeune homme, exalté, veut en reprendre le refrain, le meurtre si dramatiquement poignant de Marcellus et l'autre duo d'amour entre, toujours, Théodora et Andréas, alors que le chant funèbre s'égrène lugubre sur la tombe à peine fermée de Marcellus, suivi de la crise de désespoir du grec révolté qui vient de livrer, inconscient, le nom de ses amis, demeurent les points culminants du drame.

Si les forces de M^{me} Sarah Bernhardt, un peu amoindries, nous ont empêché d'éprouver, au dernier acte, la très forte impression ressentie lors de la création, du moins la tragédienne demeure-t-elle toujours, dans le reste de l'ouvrage, égale à elle-même, c'est-à-dire très grande artiste. *Théodora*, en plus de l'Augusta, compte de fort nombreux personnages; mais bien peu de rôles, ceux-ci tenus, d'ailleurs, de façon assez grise, encore que M. Pierre Magnier prête son organe superbement chaud à Andréas et que M. Desjardins ait fort bien grimé son Justinien.

On regrette d'entendre si fugitivement la musique de M. Massenet, qui a composé plusieurs morceaux, d'originalité comme les appels de trompettes, de franche allure comme la chanson contre Théodora, de belle décoration comme les marches de l'empereur et de l'impératrice, ou d'impression profonde comme le chant funèbre pour Marcellus.

PAUL-ÉMILE CHEVALIER.

PETITES NOTES SANS PORTÉE ⁽¹⁾

XXXIX

« L'ILLUSION WAGNÉRIENNE »

A l'auteur de « Claudine à Paris ».

— Bonsoir, ma chère Wagnérienne! Je vous avais perdue de vue depuis le jubilé de Bayreuth; mais j'étais sûr de vous retrouver à la « première » bien parisienne de *Siegfried*.

— Je parierais, monsieur le Saint-Saënsiste, que votre ironie regrette les *Barbares!*

— Pour un Barbare du Nord, en voilà un, très authentique... *Siegfried* à Paris! Qui l'eût dit, il y a quarante et un ans, au temps boulevardier de la chute de *Tannhäuser*, qui dictait cette prophétie à tel critique musical : « Quoi qu'il advienne de M. Richard Wagner, que sa carrière s'achève dans les honneurs ou dans l'exil, sa tentative est jugée et la *musique de l'avenir* ne se relèvera pas de l'arrêt qui a été porté contre elle dans la mémorable soirée du 13 mars 1861... » Je suis impartial, avouez-le! Ce soir, vendredi 3 janvier 1902, je trouve tout le premier cette citation plus divertissante que les grimaces mêmes du bon Mime... Mais vous, aujourd'hui, vous exultez, cela va sans dire. Et votre grand soir est arrivé...

— Vous le voyez, Monsieur, j'ai vaillamment supporté les quatre-vingts minutes musicales de ce premier acte un peu caverneux...

— Comment dites-vous cela? Veuillez redire ce *leit-motiv*. J'attendais, de votre part, une émotion sans pareille... Pourtant, l'atmosphère, la salle magnifique, les séductions de la mise en scène...

— Oui, le Dragon est parfait, vous allez voir, et j'en atteste les rugissements de la répétition générale; mais le Dragon, même réussi, n'est pas tout *Siegfried*.

— Votre glacial enthousiasme me déconcerte, et puisqu'il y a dragon et dragon, je vais supposer que vous regrettez désormais ceux... de Villars!

— Impertinent! Le voilà bien, l'esprit obligé des entr'actes! Nos habits noirs sont incorrigibles. Et vous, malgré vos citations pédantesques, vous étiez digne de siffler *Tannhäuser!*

— Merci! Seulement, veuillez m'excuser si je deviens léger, mais je considère en artiste contemporain votre jolie toilette... Et, dame! en cette idylle puérile et sans femmes, il faut bien prendre patience en attendant le mélodieux enchantement du réveil de Brünnhilde...

— Vous n'êtes qu'un snob, absolument indigne de goûter l'art de Richard Wagner, de posséder idéalement cette romantique musique, puisque Wagner a décrété que « la musique est femme... »

— Toujours merci, ma chère Wagnérienne; mais vous êtes modeste! Et vous avez beau gémir du snobisme, vous prenez, ce soir, votre petit air ennuyé qui, d'ailleurs, est exquis.

— Un Helleu, n'est-ce pas, écoutant du Wagner! Voilà, certes, une synthèse un peu bien moderniste que nul drame musical ne traduira jamais. Ou plutôt, je vais poser des énigmes, à mon tour; imaginez que je suis Wotan qui parle au nain Mime : et, si jamais vous parvenez à rendre cela, je vous rends toute ma vieille estime.

— Ah! madame, je serai mort auparavant. Et l'on sonne, déjà : je dois vous quitter avant d'avoir pressenti votre secret...

— Vous y tenez? Eh bien! approchez vite, tout près, derrière l'éventail. Vous rappelez-vous un mot terrible de votre professeur d'anglais, feu Stéphane Mallarmé, sortant du finale géant de la *Götterdämmerung*, au Cirque d'Été... Non? Cherchez bien...

— Ceci peut-être, mais je saisis mal le rapport... Un dimanche d'automne, le subtil avocat du « plaisir sacré » m'a dit, avec son sourire : « *Malgré tout, je préfère à l'étrincelante réalité du théâtre l'absolu rêvé du concert... J'aime mieux Richard Wagner aujourd'hui qu'à Bayreuth... Pourvu que Mendès ne soit pas là pour m'entendre!* » Eh bien?

— Eh bien! Monsieur, c'est cela, oui, parfaitement. Et votre surprise va se métamorphoser en stupeur quand j'ajouterai que cet avis profond, je le partage...

— Rien ne peut m'étonner des Wagnériennes et de vous. Mais l'orchestre n'est pas encore rentré ni remis de son triomphe; nous avons le temps d'éclaircir ce mystère en pratiquant dans votre ennui deux ou trois coupures. Et puis-je vous demander un seul mot d'explication?

— On a calomnié notre Mallarmé : n'était-il pas beaucoup plus clair que ses panégyristes, du moins quand il parlait? Chaque fois qu'il sortait du Cirque d'Été, je l'entendais murmurer : « Quelle chaleur! » et je comprenais aussitôt. Cela vous étonne encore? Mais sa boutade sur « Wagner au concert » est le plus bel axiome de l'Esthétique wagnérienne. A la trop discrète exposition des *dessins originaux* de Fantin-Latour, avez-vous retenu, non loin d'une ravissante variante des trois Ondines de *Rheingold*, un crayon tragique : l'Évocation d'Erda par Wotan?

— Sans doute, Madame l'Esthète; mais je comprends de moins en moins...

— Vous êtes toujours pressé; je sens pourquoi vous ne pouvez approfondir le génie de Richard Wagner, qui ne fut qu'« une longue patience... » Mais bientôt, dans une heure et demie, ô spectateur-auditeur, quand vous reverrez la même Évocation réalisée grandeur nature aux sombres feux de la rampe, vous me comprendrez en approuvant feu Stéphane Mallarmé...

— Je veux bien vous croire et j'écouterai de tous mes yeux, de toutes mes oreilles.

— A la bonne heure! Vous devenez raisonnable. Apprenez donc, par la seule comparaison mentale d'un infime dessin plein de souffle avec un immense décor, la différence entre le théâtre et la peinture ou la véritable définition de l'*œuvre d'art* (mais cela nous entrainerait trop loin, pour ce soir), et, d'abord, la haute vérité endormie dans le paradoxe de votre défunt professeur. A Paris non plus qu'à Bayreuth, quelles que soient les somptuosités de la mise en scène, jamais, au grand jamais, le *drame musical* réalisé ne nous versera cette commotion que nous suggère le rêve issu de l'orchestre seul. Richard Wagner metteur en scène serait lui-même distancé par Richard Wagner magicien des timbres. Le manteau de merveilleuse musique dont il a drapé son poème a d'avance paralysé toute réalisation. Qui dispensera mieux que la symphonie la flamme et l'ombre, la pourpre et l'émeraude, et le geste et le symbole, et toutes les majestueuses voluptés d'un printemps d'amour? Le Dragon qui nous effraie est celui qui ronfle en ce prélude qui commence... Et Richard Wagner est le premier que « l'illusion wagnérienne » ait ébloui.

— Vous parlez comme Erda, l'éternelle Voyante, ou comme un livre antiwagnérien. Selon vous, ce « Théâtre de l'Âme », comme dit Schuré, serait le théâtre impossible, irréalisable : ce n'est pas celui que votre dieu de Bayreuth voulait inaugurer par l'union préméditée des trois arts. S'illusionnait-il? Peut-être; et son Dragon fut défectueux... Mais, à vous entendre, sa *Siegfried-Idyll*, jouée un beau matin sur les marches d'une villa de Triebchen pour fêter un intime anniversaire, aurait été plus éloquente que *Siegfried*, et son *Tristan* ne serait plus qu'une variété compliquée du *Spectacle dans un fauteuil*...

— Descendez vite regagner le vôtre : la toile se relève sur la Forêt. Et nous discuterons plus tard.

(A suivre...)

RAYMOND BOUYER.

(1) Voir le *Ménestrel* (janvier-novembre 1900, avril-décembre 1901) et le n° du dimanche 5 janvier 1902.